

CURIOSITÉS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

Ne faut-il pas, pour satisfaire l'ardent besoin de vérité qui nous possède aujourd'hui, qu'on nous l'ait même aux détails du caractère, de la physionomie, du langage, du costume de nos rois ?

Charles VI (1380-1422)

Louis XI (1461-1483)

CHARLES VII, dit LE VICTORIEUX et LE BIEN SERVI

(1405-1422-1461)

ÉPOUSE MARIE D'ANJOU

— Suite —

Charles VII est donc la curiosité de son temps et que d'hommes pourtant remuaient autour de ce roi ! Ne vous êtes-vous jamais trouvés sur le passage du cortège d'un grand ? A travers cette foule brillante qui miroite au soleil, votre œil a longtemps cherché la figure du personnage, puis s'y est attaché avec ténacité, l'espace de quelques minutes, et plusieurs années après, peut-être, vous pouvez encore décrire ses traits avec vivacité. Fixez bien attentivement vos regards sur Charles VII.

C'est le 30 octobre 1422, il est dans la chapelle de son château de Mehun-sur-Yèvre, non loin de Bourges, entouré de quelques chevaliers et de ses serviteurs. Il vient d'apprendre que le parlement de Paris a reconnu "comme roi de France et d'Angleterre, Henri VI, fils du roi Henri V, naguère trépassé" ; il se tourne vers ses chevaliers ; l'un d'eux élève la bannière royale, aux fleurs de

lis, en criant : " Vive le roi Charles, septième du nom, par la grâce de Dieu, roi de France ! " Ce jeune prince qui semblait défier l'Angleterre, alors maîtresse de presque tout le territoire français, en revendiquant la couronne de ses ancêtres, avait vingt ans et on devait avec raison lui donner le nom de *roi de Bourges*, car c'était un pauvre roi.

La signification figurée n'est pas la seule qui convient ici au mot *pauvre*, on pourrait aussi le prendre à la lettre : parfois la pauvreté vint s'asseoir à la table de Charles VII au commencement de son règne. Voici ce que rapporte un chroniqueur contemporain ; le fait se passait quelques années après l'avènement de Charles : " Certain cordonnier, dit-il, fut mandé à cette époque par le roi. Déjà le marchand lui avait chaussé une jambe, lorsqu'il fut averti que le prince n'avait pas de quoi le payer comptant. Incontinent et plutôt que de fai-

re crédit au roi de France, il s'empresse de le déchausser et de remporter sa marchandise. Les malveillants — les adversaires du roi — ajoute la chronique, en firent une chanson par dérision et était le commencement de la dite chanson :

Quand le roy s'en vint en France,
Il fit oindre ses bou-siaux (1)
Et la royne lui demande :
Où vent aller ce damoiseaux ? (2)

Martial d'Auvergne, dont les vers, à la fin du quinzième siècle, étaient répétés par cœur et se chantaient dans les campagnes de France, s'exprime ainsi :

Un jour que la Hire et Poton
Le viendro voir pour festoient,
N'avaient qu'une queue de mouton
Et deux poulets tant seulement.

Mais Charles avait connu des jours meilleurs et devait plus tard aussi voir sa table mieux fournie de mets. Le 30 octobre 1422, je l'ai dit, c'était un jeune homme de vingt ans, de *gracieux maintien, mais faible de corps, pâle de figure, bon latiniste et beau raconteur*. Des écrivains ont prétendu que ses traits avaient conservé quelque chose de la folie de son père : cette assertion n'est pas suffisamment prouvée.

Comme vous pouvez l'apercevoir, le temps a mis un voile devant cette figure de Charles VII, que les historiens, les chroniqueurs et les peintres ne peuvent complètement enlever ou percer. Traits et caractère ont aujourd'hui encore un côté énigmatique. Son meilleur portrait, celui auquel on accorde authenticité et

quelque fidélité est conservé au musée du Louvre et porte au revers la note suivante : " Ce portrait, ouvrage d'un peintre grec du quinzième siècle, est un monument d'autant plus précieux qu'il représente Charles VII, surnommé le *très victorieux*, peint d'après nature, à l'*encaustique*, procédé qui était le plus en usage, dans ce temps-là. Le cadre extérieur est de D. Francisco Alba, calle de Santiago, No 20. Acheté de M*** ; payé 400 francs." Il peint Charles dans la dernière période de sa vie. Un chapeau couvre sa tête, toutefois on peut voir que ses cheveux étaient rasés ; son regard et toute sa physionomie respirent l'ennui ou la fatigue.

Charles VII, croyons-nous, était un prince aux manières populaires, capable de s'amuser et de plaire au milieu des fêtes, mais impropre au gouvernement, à cet âge et dans les circonstances malheureuses où il se trouvait, circonstances d'où Dieu voulait tirer la nationalité française. On l'a déjà donné comme le type de ces tempéraments sanguins, gais dissipateurs, qui voient devant eux et à cause d'eux, s'effondrer un gouvernement et ne s'en amusent que plus bruyamment, entourés de favoris et de flatteurs, et qui, derrière leur amour de la joie, cachent toujours un grain de folie. Nous avons certains motifs de croire que *tel n'était pas le tempérament primitif du roi de Bourges*, mais que ses facultés subirent une déplorable dépression, ou plutôt que les pensées et les sentiments généreux de son âme s'étiolèrent sous l'éducation d'une mère

(1) Ses bottes de voyage.

(2) Pour goûter le sel de cette plaisanterie, il faut se rappeler que les chaussures, au quinzième siècle, étaient de cuir moins solide, et aussi beaucoup moins chères qu'aujourd'hui. On les renouvelait beaucoup plus souvent. Des hommes n'avaient pas besoin d'être oints ; mais cela était nécessaire pour une vieille chaussure.
Cette note et ces faits sont empruntés textuellement à une étude sur Charles VII.

sans cœur et sans mœurs, sous les regards d'un père imbécile, sous le souffle des flatteries, les exemples des courtisans et les scènes hideuses dont Paris et la France entière lui offrirent le spectacle dès son enfance. Affaibli par les plaisirs auxquels l'entraînaient ses partisans, qui avaient tout intérêt à le dominer, il passa la première partie de sa vie subissant l'influence de l'un ou de l'autre. Il fut successivement au pouvoir de Bernard d'Armagnac, de Tanne-guy Duchâtel, de la Trémouille ; au-dessus de ces intrigants, il y a des jours glorieux où l'on voit apparaître les figures sérieuses, ou saintes, ou douces du connétable de Richemond, de Jeanne d'Arc, d'Yolande d'Aragon, de Marie d'Anjou. Mais son manque d'énergie et son amour-propre piqué au vif par les railleries des hommes de son entourage habituel, le rendirent aussi peu reconnaissant des flatteries intéressées que des véritables services des amis de la France et de l'envoyée de Dieu.

Voilà donc Charles VII rentré à Paris ; non-seulement sur son front a coulé l'onction sainte, non-seulement Jeanne d'Arc lui a donné l'assurance qu'il était le légitime héritier du royaume de France ; mais il foule le pavé de cette bonne ville de Paris, où ses pères ont régné. Il entre au Louvre ; l'atmosphère qu'il respire est pleine de souvenirs royaux qui semblent réveiller l'âme endormie de Charles, lui donner sagesse et vigueur. Pourtant quelques années encore s'écoulaient ainsi ; ce n'est qu'en 1339 qu'une nouvelle ère commence, ère glorieuse pour la politique française et qui coïncide avec le chan-

gement de caractère du roi. Cette transformation qui s'opéra, non dans ses mœurs toujours légères, mais dans son esprit, dont il dirigea toutes les pensées et l'activité sur les affaires de l'Etat, a été le sujet de bien des jugements divers. Les uns l'ont attribué à l'empire qu'une dame de la cour, Agnès Sorel, avait su prendre sur le cœur du roi. Malheureusement pour cette opinion, qui inspira des vers à François I, Agnès Sorel (1) ne parut à la cour qu'en 1444. Nous perdons une tradition gracieuse, dit quelqu'un, — ironiquement, je suppose, — mais la morale se trouve d'accord avec l'histoire. D'autres attribuent toute la gloire de la nouvelle politique aux conseillers de Charles VII au milieu desquels ils le peignent, nouveau roi fainéant, ennuyé et signant docilement. Nous préférons admettre le jugement d'un historien de nos jours, qui n'est que chrétien :... "Déjà à demi-vaincu par l'inspiration divine, le triomphe et le martyre de Jeanne d'Arc, dit-il, son attitude et sa conduite subirent une rare transformation. Sans cesser d'être un roi froidement personnel et scandaleusement licencieux, il devint un roi sérieux, laborieux, politique, jaloux et capable de gouverner par lui-même, en même temps qu'habile à se servir des habiles conseillers qui, soit par sa bonne fortune, soit par son choix s'étaient groupés autour de lui."

En effet les paroles et la mort de Jeanne d'Arc pesaient au roi comme un remords et les prières de l'héroïne d'Orléans devaient descendre avec les bénédictions du Très-Haut sur celui pour qui elle avait combattu et sur cette Fran-

(1) Voici le jugement que je trouve à propos de cette femme dans l'histoire de France du R. P. Gazeau : "Agnès Sorel, dit-il, n'eut jamais d'autre influence, quoi qu'on ait dit, que de nuire, par ses scandales, à la popularité de Charles VII."

ce qu'elle avait seule aimée après son Dieu.

Aucune figure royale, peut-être, ne laisse aussi visible la main de Dieu auprès de la grande nation de France que celle de Charles le Victorieux. Devant cette brusque transition de la plus profonde détresse à la victoire, au calme et à l'ordre, on est forcé de dire avec Bossuet :... " Ce long enchainement des causes particulières, qui font et défont les

empires, dépend des ordres secrets de la Providence... Veut-il (Dieu) faire des conquérants : il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs : il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les fondements de la tranquillité publique. "

QUESTIONS HISTORIQUES

Ces questions auront pour objet de vous faire chercher certains faits relatifs au règne ou aux personnages qui fournissent la matière des premières pages de chaque numéro. J'attendrai de vous les réponses que je publierai avec les noms de leurs auteurs à la suite de la prochaine esquisse historique.

1. Quelle parole mémorable Henri V d'Angleterre prononça-t-il en apprenant la naissance de son fils ?

2. Quels sont les deux poètes français qui, au commencement du règne de Charles VII, ont déploré dans leurs vers les maux de leur pays ?

3. Quels sont les termes de la confession de la Hire, confession devenue célèbre et donnez la prière qu'il fit ensuite ?

4. Quelle prophétie populaire avait cours en France au temps de Charles VII et que l'on appliqua à Jeanne d'Arc ?

5. Qui Charles VII nommait-il lorsqu'il disait : " Là où est X... je suis sans inquiétude ; il fera tout ce qui se pourra " ?

6. Où et comment fut tué le comte de Salisbury ?

7. Quel était le drapeau français au temps de Charles VII ?

8. A quelle occasion et où fut servi le banquet ainsi décrit par un ancien écrivain français ?

« En cette salle avoit trois tables couvertes : l'une moyenne, l'autre grande, et l'autre petite, et sur la moyenne avoit une église, croisée, verrée et faite de gente façon, où il y avoit une cloche sonnante et quatre chaires... Un autre entremets y avoit : une caraque (navire) ancrée, garnie de toute marchandise et de personnages de mariniers, et ne me semble point qu'en la plus grande caraque du monde ait plus d'ouvrage ni de manières de cordes et de voiles qu'il y en avoit dans celle-ci.

« La seconde table, qui étoit la plus longue, avoit premièrement un pâté dans lequel avoit vingt-six personnages vifs, jouant de divers instruments, chacun quand leur tour venoit. Le second entremets de cette table étoit un château à la façon de Lusignan : et sur ce château, au plus haut de la maîtresse tour étoit Mélusine en forme de serpent ; et par deux des moindres tours de ce château, sailloit quand on vouloit, can d'orange, qui tomboit es fossés. Le tiers étoit un moulin à vent... Le quart un tonneau mis dans un vignoble... Le cinquième étoit un désert auquel avoit un tigre merveilleusement fait, lequel tigre se combattoit à l'encontre d'un serpent. Le sixième étoit un homme sauvage monté sur un chameau. Le septième étoit le personnage d'un homme qui d'une perche battoit un buisson plein de petits oiseaux... Le huitième étoit un fol monté sur ours... Le neuvième étoit un lac environné de plusieurs villes et châteaux, auquel lac avoit une nef à voile levée, toujours voguant par l'eau du lac, etc., etc. »

PETITE LITTERATURE

..... Si vous n'avez pas élevé en vous-même un temple
à Dieu..... vous parlerez — et vous écrirez — mal. Hors de
Jésus, point de salut pour l'esprit ! ANASTAS HOUSSAERT.

La SÉANCE du 4 JANVIER 1886 (1)

Une séance ! de la foule et de la lumière plein votre salle de récréation ! Des artistes dont la voix vibre sonore, riche, vous faisant frissonner ou pleurer, dont la musique chante plaintive ou tombe sur vos têtes en cascades de notes rieuses, limpides, rêveuses ou perlées comme un soupir du vent, un murmure de ruisseau, un rire d'enfant, quelle jolie diversion aux jeux habituels ! quelle bonne fortune pour des élèves qui maugréent contre la pluie et l'absence de papas et de mamans attendus depuis des mois, — des siècles—ainsi qu'on attend à quinze ans!

Je vous ai vus plusieurs fois, pendant cette séance, les yeux ardemment fixés sur l'acteur, point de souffle aux lèvres, lorsque M. McGown, (d'Antas ou Carlos,) étalait sa cupide doctrine : « Quand on a l'or, on a tout..... L'or, c'est le feu du ciel dérobé par Prométhée ; c'est plus que le soleil et le génie ! etc., etc. ; » ou qu'il forçait Horace et Georges à courber la tête sous sa brûlante ironie ; qu'il éclatait dans sa frénésie ambitieuse et qu'il vous jetait ces mots : « Il a donc réussi l'aventurier Carlos !..... Place au marquis d'Antas ! place à l'homme qui apporte des millions dans chaque main ! place au roi du monde ! » J'ai aperçu des larmes dans vos yeux, lorsque M. Delfausse, avant de disparaître, englouti par l'océan, broyé par les glaces, lance une dernière prière au ciel, et votre fou rire m'a souvent gagné aux saillies de M. Renaud, (Babilas). Pourquoi ces émo-

tions diverses vous ont-elles tour à tour dominés ? Vous étiez sous le charme de la déclamation ou frappés par des sentiments nobles et généreux ou par une mimique expressive. Quel profit pouvez-vous retirer d'un semblable spectacle ? L'amour du théâtre ? Allons donc ! Le théâtre proprement dit est toujours dangereux quand il n'est pas rendu stupide et bête par des acteurs intelligents. Vous avez dû prendre le goût de la belle prononciation française. J'emprunte cette réponse à l'un des maîtres de l'éloquence latine, à Quintilien. « Il est aussi utile, dit ce rhéteur, de donner quelque attention à l'art du comédien, pourvu qu'on s'arrête au talent de la prononciation que l'orateur doit posséder... C'est aussi du comédien qu'on apprendra comment il faut narrer, avec quelle autorité on persuade, avec quelle impétuosité éclate la colère, quel accent convient au langage de la pitié. » En Belles-Lettres, ce n'est pas le temps de vous faire l'éloge de l'action oratoire, toutefois je ne puis négliger une aussi belle occasion de vous instruire dans un art qui fait nécessairement partie d'un cours d'études classiques, et pour cela je chercherai la cause du plaisir que vous avez goûté.

M. J. G. W. McGown, grâce à un organe puissant, parfaitement timbré, parcourant avec aisance toutes les notes de la passion, grâce aussi à une assez longue étude de la diction française et à la pratique de la scène, sait donner à chaque voyelle toute la pureté et tout le son qu'il lui faut, à chaque mot l'inflexion convenable ; n'en laisse aucun dans l'ombre, les fait tous sonner ou

(1) Le titre de cet article semblera peut-être devoir me faire sortir du cadre que je me suis tracé ; mais après l'avoir lu, vous direz, j'espère, qu'il ne contient rien que votre professeur ne puisse et ne doive vous dire. Ce n'est pas tous les jours qu'une séance du genre de celle-ci vous est offerte, j'ai voulu en tirer une leçon qui a beaucoup de rapports, je crois, avec les matières d'une classe de Littérature ; je n'ai voulu donner ni un compte-rendu, ni une appréciation détaillée qui ne sont peut-être pas tout à fait de ma compétence.

briller, comme un joaillier qui étale ses diamants, son argent et son or ; et cela sans se départir du naturel, but des constants efforts de tout acteur du théâtre contemporain. Il ne craint pas de donner aux syllabes *oi, ais, en, in, an, on, un*, leur prononciation, à la lettre *a* le son aigu ou grave qu'elle doit prendre. Sa main roule avec harmonie et grâce, esquissant la pensée sans efforts ni heurts.

Nous ne pouvons exiger de vous, chers élèves, une voix pleine et forte comme celle de M. McGown, mais ce que nous avons droit de vous demander et d'obtenir, c'est cette pureté et cette correction de langage que l'on aime tant à voir tomber des lèvres d'un homme instruit. Oh ! je sais que deux adversaires bien décidés empêchent d'arriver à ce résultat : une fausse honte et certaine théorie que je formule ainsi : *il faut parler canadien*. Le premier est lâche et le second a contre lui le bon sens. Ce que certains Canadiens réclament pour leur langage, le nord, le midi, l'est et l'ouest de la France le veulent bien haut, et là bas il y a l'accent picard, marseillais, franc-comtois et breton : pourtant, au milieu de toutes ces bigarrures, on distingue et l'on admire le bon et pur français que régissent la bonne compagnie, l'Académie et les meilleurs orateurs, correct et sans affectation. Il y a au Canada le français sur tonalité anglaise, le français des campagnes et un troisième qui n'est ni l'un ni l'autre, parlé par la grande majorité de nos hommes instruits et des populations de nos villes ; enfin il y a le langage de notre société d'élite et celui que depuis quelques années on s'efforce de faire parler dans les couvents et les collèges, le beau et simple langage français. Atteindre à cette perfection doit être l'objet de vos efforts quotidiens.

Je voudrais posséder la science musicale pour vous faire voir tout ce qui peut élever votre intelligence dans l'art divin de Mozart, qui a si vivement resplendi pendant la dernière séance.

Afin que nous puissions manifester notre âme, Dieu a mis à la disposition de chacun de nous trois langages bien distincts : le premier, simple et facile, sert à l'échange des sentiments de la vie de chaque jour, c'est la *conversation* ; le second, fort et brillant, à la fois souple et droit comme une épée de bataille, le *langage oratoire*, est l'arme des chevaliers de l'intelligence ; le troisième, destiné à rendre ces sentiments délicats qui naissent dans l'âme comme les fleurs dans les champs ou ces émotions sublimes éveillées par la grâce et le génie qui rapprochent l'homme de son Dieu, s'appelle la *poésie* et il a pour sœur la *musique*.

M. Martel parle ce dernier langage. N'aurait-il pas été précédé au milieu de nous par sa réputation, dès les premières phrases qu'il a tirées de son violon, nous aurions reconnu en lui un artiste, non pas un amateur qui fait du son, mais un musicien dont l'archet suit une pensée, qui ne se sert des sens de ses auditeurs que pour parvenir à leur âme. Il a débuté par une hymne de Haydn avec variations de Léonard. M. Martel comprend l'inspiration large du maître autrichien et il sait donner tout le relief possible au talent français ; c'est avec la *Berceuse* de Reber, composition aussi simple que vraie, jouée devant vous le lendemain de la séance, les deux morceaux qui nous ont ému davantage.

Encore une fois, je n'ose pas toucher un art que j'ignore, je louerais à faux ; je serais ridicule à mes propres yeux et désagréable à celui auquel je veux rendre justice, si jamais ces lignes tombaient sous ses yeux.

Hier, un ami m'écrivait, un artiste de profession, un homme, ainsi qu'il le dit lui-même, qui prend l'art au sérieux. Je vous communiquerai quelques-unes de ses pensées. Il ne s'attendait certainement pas à les revoir imprimées : je lui demande pardon de la liberté que je prends. En terminant cet article, elles vous diront, bien mieux que je ne pourrais le faire, l'influence que

la culture des arts peut exercer sur vous.

« Vous comprenez, dit-il, l'importance
« qu'il y a de former la jeunesse à l'amour
« du beau, vous savez que le développe-
« ment des hautes aspirations de l'âme dans
« le vrai et dans le bien, exerce une grande
« influence sur les mœurs ; mais vous n'i-
« gnorez pas, je pense, que cette culture du
« sentiment vers le beau idéal est très négli-
« gée dans notre pays. On apprend bien,
« sans doute, en philosophie, les principes
« de l'esthétique, mais comme on se borne
« généralement à des abstractions, on se
« fourvoie toujours lorsqu'il faut appliquer
« ce que l'on a appris sur cette matière si
« belle, si attachante, mais si grave. La fau-
« te en est aux sentiments qui prévalent pres-
« que toujours sur la théorie solide qu'il
« faut posséder en ce genre d'études. Quand
« le goût et le jugement reposent sur une
« esthétique sûre et complète, il s'établit un
« équilibre nécessaire entre l'esprit et le cœur,
« et c'est alors que l'on saisit clairement cet
« axiome : le beau est la splendeur du vrai.

« Les jeunes gens, il me semble, pour-
« raient donner plus d'importance à l'étude
« de l'esthétique en joignant à cette derniè-
« re un précis de l'histoire de l'art au poi-
« de vue chrétien. Il existe de nombreux
« et bons ouvrages sur cette matière, et
« c'est pourquoi une compilation bien or-
« donnée et bien condensée, serait une
« chose facile à faire. Une innovation de
« ce genre serait aussi, je crois, sans précé-
« dent dans l'éducation de la jeunesse, et
« je suis persuadé qu'elle opérerait un grand
« bien, tout en faisant honneur à ceux qui
« en auraient pris l'initiative. L'objet de ce
« petit manuel serait de bien faire compren-
« dre le but moral et élevé de l'art, d'ensei-
« gner que les sens ne doivent jamais être
« remués plus qu'il ne faut, afin de ne pas
« faire oublier l'idée par l'abus de la forme ;
« enfin de faire connaître les analogies frap-
« pantes qui existent, non-seulement entre
« les différents arts, mais encore entre ces
« mêmes arts et les autres occupations de

« l'esprit. Quand on aurait atteint ce but,
« on pourrait considérer ce développement
« des nobles facultés de l'âme dès les pre-
« mières études, comme une victoire assu-
« rée sur les tendances naturalistes, érigées
« en système par le siècle actuel ; car il
« faut l'avouer, autant l'art anoblit et reporte
« vers Dieu, quand il est bien compris, au-
« tant il est dangereux quand il sort de la
« voie qu'il doit suivre. »

LA VILLE DE JOLIETTE

DESCRIPTION

Est-ce bien aujourd'hui, mon Père,
que vous nous demandez de décrire Jo-
liette, pendant cette triste saison où
ses habitants grelottent, où ses rues et
ses toits sont ensevelis sous la neige ?
N'êtes-vous pas en désaccord avec les pré-
ceptes littéraires que vous nous donnez ?
Choisissez le moment favorable, nous dit
Verniolles. L'hiver est-il bien ce moment
favorable pour te décrire, pauvre petite
ville, que tous les élèves ici connaissent et
chérissent un peu moins que leur pays
natal ?

Voyons, tu n'as que quatre mille âmes,
n'est-ce pas ? — A peu de chiffres près,
oui. — Tu n'as qu'une seule grande
église ? — Oui, du moins elle était gran-
de au temps de mon fondateur, M. Bar-
thélemy Joliette. — Elle devait être
neuve aussi, alors ? Allons ne mépri-
sons pas la vieillesse : la poussière qui
couvre son pavé ou son plancher doit
être sacrée. Mais franchement, elle est un
peu démodée. Il est vrai qu'on s'apprê-
te à la remplacer. Et qu'est-ce que tous
ces clochers que je vois scintiller sous
notre froid soleil d'hiver ? — Il y a le

noviciat des Cleres de St-Viateur, zélés religieux arrivés avec moi et qui ont grandi comme moi ; le collègue et son bijou de chapelle ; le manoir de l'ancien seigneur de Joliette, dont la châtelaine est dignement remplacée par les nobles filles de la Congrégation de Notre-Dame ; la petite chapelle de St-Joseph qui a poussé parmi les pauvres ; celle de la Vierge du Bon Secours, avec ses béonilles et ses ex-voto, inachevée mais déjà achalandée par les malades et les pauvres ; l'École industrielle, produit d'une généreuse pensée ; le marché prosaïque, malgré ses grands airs de dignité.

Il n'y aurait qu'à changer tous ces clochers en minarets et en coupoles pour donner à Joliette l'aspect d'une ville turque.

— Mais comme tu es triste et dépuilée en janvier ! Je ne parlerai pas de ton palais de Justice, de tes écoles, de tes moulins, de tes manufactures de papier, de tabac et de chaussures, ni des luxueux magasins de la place du marché ; si les étrangers veulent te connaître, qu'ils viennent te voir en été dans ta verdure de juin, alors que tu te penches, gracieuse, sur l'Assomption qui ventoune, pour écouter la voix de ses flots. Ah ! que tes nouveaux ponts de fer, aux bras élégants et forts, auront de

grâce aux yeux des touristes que la locomotive fantastique, chaque soir, te jettera !

Aussi, malgré la gravité du moment, il faut bien l'avouer, nous devons sourire à ta beauté, lorsqu'au lendemain de l'année scolaire les *chairs* nous emportent loin de toi ; c'est toujours de lèvres joyeuses que tu reçois notre baiser d'adieu.

ALFRED LABELLE, *Belles-Lettres*.

QUESTION LITTÉRAIRE

Qu'y a-t-il de defectueux dans ces vers ?

Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sentais tel le lut oppressé.
Mourant ainsi, qu'on la mort me fait peur !

L'auteur, qui ne vit la faute qu'après l'impression du drame entier, dit dans une lettre, n'en avoir pu dormir pendant trois nuits. Il n'était plus écolier, ou les élèves ont bien changé depuis : je ne connais parmi vous que peu de consciences aussi scrupuleuses à l'égard des fautes de style. Il ajoute dans la même lettre à son frère : " Mon oncle se moque de mon chagrin et prétend que personne ne s'apercevra de la bêtise. S'il disait vrai, je conviens que je serais bien bête de me désoler ; mais je serais encore plus bête d'écouter. "

On nous demande si les *Curiostés de l'Histoire de France* sont exclusivement à l'usage des Belles-Lettres. Telle était bien notre intention, mais si les quelques connaissances que renferme cette modeste publication peuvent intéresser d'autres élèves et leur être utiles, nous serons très heureux de la leur fournir en retour de la modique somme de 25 cts pour les derniers mois de l'année scolaire. Chaque numéro comptera huit pages et paraîtra, autant que possible, tous les quinze jours. Nous ouvrons volontiers nos colonnes aux élèves abonnés des autres classes, à la condition que leur travail littéraire nous soit présenté par le professeur de la classe. Il en sera de même pour les réponses aux questions historiques et littéraires.